

Le langage du chef de la province de Québec est le même que celui du chef de la province d'Ontario.

M. PINARD: Ils sont frères siamois.

M. TREMBLAY: Ceux qui sont de mon âge se rappellent très bien qu'en 1911 le très honorable sir Wilfrid Laurier a dit: "Grattez la peau d'un nationaliste, vous allez découvrir un bleu". Ici, vous voyez le chef d'un groupe qui se défend bien d'appartenir au parti tory, qu'il dénonce même parfois dans la province de Québec. Vous entendez son langage et, si vous le comparez au langage du chef du gouvernement tory de la province voisine, vous constatez que tous deux parlent la même langue. Je ne dirai pas: "Grattez la peau du chef de l'Union nationale et vous découvrirez un bleu", vous n'avez pas même à faire cela. Ecoutez M. Duplessis, écoutez M. Drew, ils parlent le même langage. Ils ont le même épiderme et la même peau, ils ont les mêmes sons, ils sont des frères jumeaux, ils sont plus que cela, ils sont frères siamois, comme vient de le dire mon honorable ami.

On parlait d'autonomie en 1911. C'étaient Monk et Hugh Graham qui manigançaient pour détruire notre grand compatriote, Laurier; en l'an de grâce 1947, c'est la combine Drew-Duplessis qui veut tramer la défaite du meilleur gouvernement que le Canada ait jamais eu!

Mais où sont-ils donc ceux que l'histoire désigne déjà, d'ailleurs, comme les véritables grands autonomistes? Consultons l'histoire politique du Canada du dernier demi-siècle, au cours duquel, de simple colonie, le Canada est devenu une nation véritablement autonome, et nous verrons bien quels sont ces patriotes à l'âme ardente, au canadianisme éclairé, qui ont conquis pour notre pays son statut de nation libre.

Que de chemin nous avons parcouru depuis 1897, alors que, premier ministre canadien-français d'une colonie anglaise, sir Wilfrid Laurier avait le courage, l'audace devrions-nous dire, de déclarer à Liverpool, devant le duc de Devonshire, au cours du jubilé de la reine Victoria,—je cite:

Dans ce pays uni et confédéré qui s'étend de l'Océan Pacifique à l'Océan Atlantique, l'autorité de la souveraine repose sur l'allégeance libre et cordiale de cinq millions d'hommes que l'on appelle encore des colonistes, mais qui se proclament une nation.

Et, le grand chef libéral citait, en les faisant siennes, les paroles de Kipling:

Enfant sous le toit de ma mère, je reste maîtresse chez moi.

Déjà Laurier nous proclamait une nation, mais nous n'étions véritablement qu'une colonie anglaise. Nous n'avions et nous ne pouvions avoir constitutionnellement de re-

[M. Tremblay.]

présentants attirés et officiels dans les autres pays; nous ne pouvions négocier ni signer nos propres traités de commerce, qui devaient, pour être valides, porter le sceau du représentant officiel de l'Angleterre, avec tous les inconvénients qu'on peut facilement concevoir pour le Canada; la politique extérieure de l'Angleterre, formulée par Londres seule, au nom de l'Empire britannique, liait non seulement l'Angleterre mais toutes ses colonies. "Si l'Angleterre est en guerre, le Canada est en guerre" disaient encore les tories de 1914.

Même après que nous ayons atteint le statut de Dominion, en 1918, un non moindre personnage que le premier ministre Lloyd George, dans une déclaration demeurée fameuse, disait:

(Traduction)

L'instrument de la politique étrangère de l'Empire est le Foreign Office anglais. Il faut que ce mécanisme reste ici. Il est impossible qu'il en soit autrement.

(Texte)

Eh bien! monsieur l'Orateur, ce qui était impossible est maintenant devenu une réalité. Non seulement le Canada a-t-il son propre ministère des Affaires extérieures avec, comme titulaire, notre grand compatriote, dont nous sommes si fiers, M. St-Laurent, qui formule et dirige la politique extérieure du Canada, mais nos ambassadeurs, nos consuls, notre corps diplomatique canadien, en un mot, témoignent, à l'étranger, de notre statut de nation libre et autonome.

Evidemment, cette transformation "d'une simple et modeste colonie en une puissante nation" ne s'est point effectuée d'un simple tour de main, sans effort ni sans heurt. "Une vigilance éternelle est le prix de la liberté."

Si notre pays, d'Etat colonial qu'il était, est devenu seul maître de ses destinées; si le Parlement anglais, le 11 décembre 1931, sanctionnait la loi officiellement connue sous le nom de Statut de Westminster, il convient de nous rappeler certaines étapes de notre évolution dont ce statut n'est que la conséquence logique.

Si nous sommes fiers de notre autonomie, souvenons-nous que c'est le parti libéral qui nous a donné ses plus valeureux champions. En effet, si Laurier fut un pionnier dans cette œuvre de libération nationale, Mackenzie King, Lapointe, St-Laurent, le parti libéral, poursuivirent sans arrêt, sans trêve, sans répit, le même idéal sublime dont notre grand compatriote Laurier entrevoyait la réalisation lorsque, dans ses discours, il ne cessait de répéter:

Le Canada est destiné à devenir une nation comme c'est la destinée d'un enfant de devenir un homme.

Il est vrai que nos adversaires tories réclament quelquefois la paternité du Statut de